

MAHOMET, *TRAGÉDIE,*

PAR M. DE VOLTAIRE.

Représentée sur le Théâtre de la Comédie
Française à Paris.

NOUVELLE ÉDITION.



A BRUXELLES.

M. DCC. LXII.



ACTEURS.

MAHOMET.

OMAR, *Général de Mahomet.*

ZOPIRE, *Chérif du Sénat de la Mecque.*

SEIDE. } *Enfans de Zopire, élevés se-
PALMIRE. } *crettement dans le Camp de
Mahomet.**

PHANOR, *Confidant de Zopire.*



*La Scène est à la Mecque, dans le Temple des
faux Dieux de Zopire.*



MAHOMET, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER. SCENE PREMIERE. ZOPIRE, PHANOR.

Z O P I R E ,

Ui , moi ! baisser les yeux devant ces faux prodiges !
Moi ! de ce Fanatique encenser les prestiges !
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni !
Non ! Que des justes Dieux Zopire soit puni ,
Si tu vois cette main , jusqu'ici libre & pure ,
Caresser la revolte , & flatter l'imposture .

P H A N O R .

Nous chérissions en vous ce zéle paternel
Du chef auguste & saint du Sénat d'Iffaël ;
Mais ce zéle est funeste , & tant de résistance ,
Sans laisser Mahomet , irrite sa vengeance :
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des Loix ;
Et des embrasemens d'une guerre immortelle ,
Etouffer sous les pieds la premiere étincelle .
Mahomet Citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur , un vil séditieux :
Aujourd'hui c'est un Prince , il triomphe , il domine ,
Imposteur à la Mecque , & Prophète à Medine ,
Il fait faire adorer à trente Nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons .
Que dis - je ? en ces murs même une troupe égarée
Des poisons de l'Erreur avec zéle enivrée ,
De ses miracles faux soutient l'illusion ,
Répand le fanatisme & la sédition .

MAHOMET,

Apelle son Armée , & croit qu'un Dieu terrible
L'inspire , le conduit & le rend invincible.
Tous nos vrais Citoyens avec nous sont unis ,
Mais les meilleurs conseils sont - ils toujours suivis ?
L'amour des nouveautés , le faux zèle & la crainte
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte ;
Et ce Peuple en tout tems chargé de vos bienfaits ,
Crie encore à son pere , & demande la paix.

Z O P I R E.

La paix avec ce Traître ! ah ! Peuple sans courage ,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage :
Allez , portez en pompe , & servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous :
Moi , je garde à ce fourbe une haine immortelle ;
De mon cœur ulcétré la plaie est trop cruelle ,
Lui - même a contre moi trop de ressentimens ,
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans ;
Et moi jusqu'en son Camp j'ai porté le carnage ;
La mort de son fils même honora mon courage :
Les flambeaux de la haine entre nous allumés ,
Jamaïs des mains du tems ne seront consumés.

P H A N O R.

Ne les éteignez point , mais cachez - en la flâme.
Immolez au Public les douleurs de votre ame ;
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés ,
Vos malheureux enfans seront - ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu , fils , frère , épouse , fille ,
Ne perdez point l'Etat , c'est là votre famille.

Z O P I R E.

On ne perd les Etats que par timidité.

P H A N O R.

On pérît quelquefois par trop de fermeté.

Z O P I R E.

On pérît avec gloire.

P H A N O R.

Ah ! quel triste courage

Vous fait , si près du Port , exposer au naufrage !
Le Ciel , vous le voyez , a remis en vos mains
De quoi flétrir encor ce Tyran des humains :
Cette jeune Palmire en ses Camps élevée ,
Dans nos derniers combats par vos mains enlevée ,
Semble un Ange de paix descendu parmi nous ,
Qui peut de Mahomet appaïser le courroux ;
Déjà par ses Hérauts il l'a redemandée.

Z O P I R E.

Tu veux qu'à ce Barbare elle soit accordée ?

Tu veux que d'un si cher & si noble Trésor ,

TRAGÉDIE

5

Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?
Qui, lorsqu'il nous apporte & l'erreur & la guerre,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la Terre,
Les plus tendres appas brigueront la faveur,
Et la beauté sera le prix de sa fureur ?
Non qu'à l'âge où je suis, vers la fin de ma vie,
Je porte à Mahomet une mortelle envie.
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé:
Mais, soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire,
Soit que, privé d'enfans, je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper;
Je ne scais quel penchant pour cette infortunée:
Rempli le vuide affreux de mon ame étonnée:
Soit foiblette ou raison, je ne puis sans horreur,
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrois qu'à mes yeux heureusement docile
Elle-même en secret pût chérir cet azile;
Je voudrois que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés Portiques,
Non loin de cet Autel de nos Dieux domestiques:
Elle aproche, & son front, siège de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCENE II.

PALMIRE, ZOPIRE.

ZOPIRE.

Jeune & charmant objet, dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette Terre;
Vous n'êtes point tombée en des barbares mains,
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez, & s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Les derniers de mes jours feront les plus heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois, sous vos Loix prisonniere,
Je dûs à mes destins pardonner ma misere.
Vos généreuses mains s'empreslent d'effacer
Les larmes que le Ciel me condamne à verser;
Par vous, par vos bienfaits à parler enhardie,
C'est de vous que j'attens le bonheur de ma vie;
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens.

M A H O M E T ,

Il vous a demandé de briser mes liens ;
Puissiez - vous l'écouter , & puissai - je lui dire
Qu'après le Ciel & lui , je dois tout à Zopire.

Z O P I R E .

Ainsi de Mahomet vous regrettiez les fers ,
Ce tumulte des Camps , ces horreufs des déserts ,
Cette errante Patrie au trouble abandonnée

P A L M I R E .

La Patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée ,
Mahomet a formé mes premiers sentiments ,
Et ses femmes en paix guidoyent mes foibles ans .
Leur demeure est un Temple , où ces femmes sacrées
Levent au Ciel des mains de leur Maître adorées :
Le jour de mon malheur , helas ! fut le seul jour ,
Où le sort de la guerre a troublé leur séjour .
Seigneur , ayez pitié d'une ame déchirée ,
Toujours présente aux lieux d'où je suis séparée .

Z O P I R E .

J'entens ; vous espérez partager quelque jour
De ce Maître orgueilleux & la main & l'amour .

P A L M I R E .

Seigneur , je le respecte , & mon ame tremblante
Croit voir en Mahomet un Dieu qui m'épouvanter .
Non , d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté ;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité .

Z O P I R E .

Ah ? qui que vous soyez , il n'est pas né peut - être
Pour être votre Epoux , encor moins votre Maître ;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des Loix
A l'Arabe insolent qui marche égal aux Rois .

P A L M I R E .

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance ;
Sans Parens , sans Patrie , Esclaves dès l'enfance ;
Dans notre égalité nous chérissions les fers ;
Tout nous est étranger , hors le Dieu que je sers .

Z O P I R E .

Tout vous est étranger ! cet état peut - il plaire ?
Quoi ! vous servez un maître , & n'avez point de pere ?
Dans mon triste Palais seul & privé d'enfans ,
J'aurois pu voir en vous l'apui de mes vieux ans ;
Le soin de vous former des destins plus propices ,
Eût adouci des miens les longues injustices :
Mais non , vous détestez ma Patrie & ma Loi .

P A L M I R E .

Comment puis- je être à vous ? Je ne suis point à moi ?
Vous aurez mes regrets , votre bonté m'est chere ;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de pere .

TRAGÉDIE. ZOPIRE.

7

Quel pere, justes Dieux! lui, ce monstre imposteur!
PALMIRE.

Ah! quels noms odieux lui donnez-vous, Seigneur?
Lui, dans qui tant d'États adorent leur prophète,
Lui, envoyé de Dieu, & son seul Interprète?
ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels!
Tout m'abandonne ici, pour dresser des Autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au Trône échapé du suplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avois entendu ces horribles discours:
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnoissance
Vous donnoient sur mon cœur une juste puissance;
Vos blasphèmes affreux contre mon Protecteur,
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

ZOPIRE.

O superstition! tes rrigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles:
Que je vous plains, Palmire, & que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser des pleurs!

PALMIRE.

Et vous me refusez?

ZOPIRE.

Ah! Je ne puis vous rendre
Au Tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre:
Non, je crois voir en vous un bien trop précieux
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUE voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la Ville,
D'où l'on voit de Morad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son Char,
Qui combattit long-tems le Tyran qu'il adore,
Qui vengea son Pays?

PHANOR.
Peut-être il l'aime encore.

M A H O M E T ,

Moins terrible à nos yeux , cet insolent Guerrier
 Portant entre ses mains le glaive & l'olivier
 De la paix à nos Chefs représente le gage ;
 Un guerrier qui le suit s'est offert en otage ,
 On le nomme Seïde.

P A L M I R E .

O Ciel ! O fort plus doux !

Quoi, Seïde ?

P H A N O R .

Omar vient , il s'avance vers vous .

Z O P I R E .

Il le faut écouter. Allez , jeune Palmire.

S C E N E IV.

Z O P I R E , P H A N O R .

Z O P I R E .

O M A R , devant mes yeux ! Qu'osera-t-il me dire ?
 O Dieux de mon Pays , qui depuis trois mille ans
 Protégez d'Ismaël les généreux enfans !
 Soleil ! Sacré flambeau , qui dans votre carrière ,
 Image de ces Dieux , nous prêtez leur lumière ,
 Voyez & soutenez la juste fermeté
 Que j'oposai toujours contre l'iniquité .

S C E N E V.

O M A R , Z O P I R E , P H A N O R .

Z O P I R E .

E H bien , après six ans tu revois ta Patrie ,
 Que ton bras défendit , que ton cœur a trahi :
 Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits :
 Déseriteur de nos Dieux , déseriteur de nos Loix ,
 Persécuteur nouveau de cette Cité sainte ,
 D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
 Ministre d'un Brigand qu'on dût exterminer
 Parle ; que me veux-tu ?

O M A R .

Je veux te pardonner.

Le Prophète d'un Dieu , par pitié pour ton âge ,
 Pour tes malheurs passés , surtout pour ton courage ,
 Te présente une main qui pourroit t'écraser ,
 Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer .

Z O P I R E .

Un vil séditieux prétend avec audace
 Me proposer la paix , & non demander grâce !

TRAGÉDIE.

9

Souffrirez-vous, grands Dieux ! qu'au gré de ses forfaits,
Mahomet nous ravisse ou nous donne la paix ?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un Traître ?
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître ?
Ne l'avez-vous pas vu sans honneur & sans biens,
Ramer aux derniers rangs des derniers Citoyens ?
Qu'alors il étoit loin de tant de renommée !

O M A R.

A ces viles grandeurs, ton ame accoutumée,
Juge ainsi du mérite, & pèse les humains,
Au poids que la fortune avoit mis dans tes mains.
Ne scéais-tu pas encore, homme foible & superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Et l'Aigle impérieux qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel ?
Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance
C'est la seule vertu qui fait leur différence :
Il est de ces esprits favorisés des Cieux,
Qui sont tout par eux-même, & rien par leur Ayeux.
Tel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître,
Lui seul dans l'Univers a mérité de l'être,
Tout mortel à sa Loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.
Dieu, maître de son choix, ne doit rien à personne,
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il pardonne,
C'est lui qui par ma voix daigne ici te parler ;
Au nom de Mahomet qu'on apprenne à trembler.

Z O P I R E.

Je te connois, Omar, envain ta politique,
Vient ici m'étaler ce tableau fanatique ;
Il peut des Musulmans éblouir les esprits ;
Mais l'erreur qu'on adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, & d'un coup d'œil plus sage
Regarde ce Prophète à qui tu rends hommage ;
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré
Tu fais monter aux Cieux ton phantôme adoré.
Entousiasme ou fourbe, il faut cesser de l'être,
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître ;
Tu verras de Chameaux un ancien conducteur,
Chez sa première épouse insolent imposteur,
Qui sous le vain appas d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante Vieillards à l'exil condamné,
Trop léger châtiment qui l'enhardtit au crime ;
De grotte en grotte il fait avec Fatime,
Ses Disciples errans de Cités en déserts,

MAHOMET,

Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Vont de leur Seête impie étendre la ruine,
De leurs venins bientôt ils infectent Medine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison;
Je te vis plus heureux, & plus juste & plus brave,
Attaquer le Tyran dont je te vois l'esclave:
S'il est un vrai Prophète, oseras-tu le punir?
S'il est un imposteur, oseras-tu le servir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Ne me fit voir en lui rien qu'un homme ordinaire;
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet est né
Pour changer l'Univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux éclairés du feu de son génie,
Le virent commencer sa carrière infinie,
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu,
J'associai ma vie à ses travaux immenses;
Des Trônes, des Autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi,
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi.
Reconnais une Loi qui s'étend par la guerre,
Tu me vois après lui le premier de la Terre:
Le poste qui te reste est encore assez beau
Pour flétrir noblement sous ce Maître nouveau.
Voir ce que nous étions, & voir ce que nous sommes,
Le peuple aveugle & foible est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire & pour nous obéir;
Viens régner avec moi si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y sonstraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat, le Cherif infidèle,
Encense un imposteur & couronne un rebelle?
Je ne te nierai point que ce fier séducteur
N'aït beaucoup de prudence & beaucoup de valeur,
Je connois comme toi les talents de ton Maître,
S'il étoit vertueux, c'est un Héros peut-être;
Mais ce Héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les Tyrans c'est le plus criminel.
Tu me vantes envain sa trompeuse clemence,
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance:
Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils, que fit périr ma main.

TRAGÉDIE.

II

Mon bras perça le fils , ma voix bannit le pere ,
Ma haine est inflexible ainsi que ma colere ;
Pour rentrer dans la Mecque , il doit m'exterminer ,
Et le juste au méchant ne scait point pardonner.

O M A R.

Hé bien , pour te montrer que Mahomet pardonne ,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne ,
Partage avec lui-même , & donne à tes Tribus
Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus ,
Mets un prix à la paix , mets un prix à Palmire ,
Nos trésors sont à toi.

Z O P I R E.

Tu penses me séduire

Me vendre ici ma honte & marchander la paix
Par ces trésors honteux , le prix de ses forfaits .
Tu veux que sous ses Loix Palmire se remette ?
Elle a trop de vertus pour être sa sujette ,
Et je veux l'arracher aux Tyrans imposteurs
Qui renversent les Loix & corrompent les mœurs .

O M A R.

Tu me parles toujours comme un Juge implacable ,
Qui sur son Tribunal intimide un coupable ;
Pense & parle en Ministre , agis , traite avec moi ,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme , & d'un Roi .

Z O P I R E.

Qui l'a fait Roi ? Qui l'a couronné ?

O M A R.

La victoire.

Ménage sa puissance , & respecte sa gloire ;
Au nom de Conquérant & de Triomphateur ,
Il veut joindre celui de Pacificateur .
Son armée est encore aux bords du Saïbare ,
Des murs où je suis né le siège se prépare :
Sauvons , si tu m'en crois , le sang qui va couler ,
Mahomet veut ici te voir & te parler .

Z O P I R E.

Lui , Mahomet ?

O M A R.

Lui-même , Il t'en conjure .

Z O P I R E.

Traître ?

Si de ces lieux sacrés j'étois l'unique maître ,
C'est en te punissant que j'aurois répondu .

O M A R.

Zopire , j'ai pitié de ta fausse vertu :
Mais puisque ton Senat insolentement partage
De ce Gouvernement le frixole avantage ,

Puisqu'il regne avec toi , je cours m'y présenter.

Z O P I R E.

Je t'y suis ; nous verrons qui l'on doit écouter ;
Je défendrai mes Dieux , mes Loix & ma Patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu persécuteur , effroi du genre humain ,
Qu'un fouïbe ose annoncer les armes à la main.

S C E N E VI.
Z O P I R E , P H A N O R.

Z O P I R E.

T O I , Phanor , viens m'aider à repousser ce traître ;
Le souffrir parmi nous , & l'épargner , c'est l'être.
Renversons ses desseins , confondons son orgueil ,
Préparons son supplice , ou creusons mon cercueil :
De lui seul ennemi , pour lui seul implacable ,
L'amour de la vertu me rend inexorable.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

S E I D E , P A L M I R E.

P A L M I R E.

D Ans ma prison affreuse est-ce un Dieu qui te guide ?
Mes maux sont-ils finis ? Te revois-je , Seide ?

S E I D E.

O charme de ma vie & de tous mes malheurs !
Palmire , unique objet qui m'a coûté des pleurs ?
Depuis ce jour de sang qu'un ennemi barbare ,
Près des camps du Prophète , aux bords du Saïbare ,
Vint arracher sa proie à mes bras tous sanglans ,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans ,
Mes cris mal entendus sur cette infame rive ,
Invoquerent la mort , sourde à ma voix plaintive ,
O , ma chère Palmire , en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ta perte ont abîmé mon cœur !
Que mes feux , que ma crainte & mon impatience
Accussoient la lenteur des jours de la vengeance .
Que je hâtois l'assaut si long-tems différé ;
Certe heure , où de carnage & de sang enivré ,
Je devois de mes mains brûler la Ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !

Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar dans ce lieu d'esclavage;
Je l'aprens & j'y voie : On demande un étage;
J'entre, je me présente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seïde, au moment même, avant que ta présence
Vint de mon désespoir calmer la violence,
Je me jettois au pieds de mon fier ravisseur.
„ Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur;
„ Ma vie est dans le camp dont vous m'avez tirée,
„ Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds :
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés,
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscure,
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur & sans vie,
D'aucun ombre d'espérance n'étoit plus secouru,
Tout finissoit pour moi quand Seïde a paru.

SEIDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

PALMIRE.

C'est Zopire : Il sembloit touché de mes allarmes ;
Mais, helas ! le cruel vient de me déclarer
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare se trompe, & Mahomet, mon maître,
Et l'invincible Omar, & moi-même peut-être ;
Car j'ose me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton Amant cet espoir orgueilleux :
Nous briserons ta chaîne & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Ce Dieu, dont j'ai porté les sacrés étendarts,
Ce Dieu, qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos yeux abbatue :
Omar est dans la ville, & le peuple à sa vue,
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur,
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur :
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amene.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit, il briseroit ma chaîne,
Il uniroit nos cœurs, nos cœurs lui sont offerts :
Mais il est loin de nous, & nous sommes aux fers.

SCENE II.

OMAR, SEIDE, PALMIRE

OMAR.

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance,
Le Ciel nous favorise, & Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui !

PALMIRE.

Notre auguste pere.

OMAR.

Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
Ce favori du Dieu qui préside aux batailles,
Ce grand homme, ai-je dit, est né dans nos murailles,
Il s'est rendu des Rois le maître & le soutien,
Et vous lui refusez le rang de Citoyen.
Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire ?
Il vient vous protéger, mais surtout vous instruire ;
Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir.
Plus d'un Juge à ma voix a paru s'émouvoir,
Les esprits s'ébranloient : l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple & s'en faire un appui,
On l'assemblé, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux Citoyens, j'intimide, j'exhorté ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers,
Il vient accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Amnon, d'Hercide, & de sa noble élite.
Il entre, & sur ses pas chacun se précipite,
Chacun porte un regard comme un cœur différent ;
L'un croit voir un Héros, l'autre voir un Tyran :
Celui-ci le blasphème, & le menace encore ;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse & l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de Dieu, de Paix, de Liberté :
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Nous importune en vain de sa rage expirante ;
Au milieu de leurs cris, le front calme & serein,
Mahomet marche en maître, & l'Olive à la main ;
La Trêve est publiée, & le voici lui-même.

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, SEIDE, PALMIRE, *T**Suite de Mahomet.*

M A H O M E T.

Invincibles soutiens de ma grandeur suprême,
 Noble & sublime Ali, Morad, Hercide, Amnon,
 Retournez vers ce peuple, instruisez en mon nom;
 Promettez, menacez, que la vérité regne,
 Qu'on adore mon Dieu, mais surtout qu'on le craigne.
 Vous, Seïde, en ces lieux !

S E I D E.

O mon Pere ! ô mon Roi !

Le Dieu qui vous inspire a marché devant moi.
 Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
 J'ai prévenu votre ordre.

M A H O M E T.

Il eût fallu l'attendre.

Qui fait plus qu'il ne doit ne sait point me servir :
 J'obéis à mon Dieu ; vous, sachez m'obéir.

P A L M I R E.

Ah ! Seigneur, pardonnez à son impatience :
 Elevés près de vous dès notre tendre enfance,
 Les mêmes sentimens nous animent tous deux.
 Hélas ! mes tristes jours sont assez malheureux ;
 Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière :
 Mes yeux de pleurs noyés s'ouvroient à la lumiere ;
 M'empoisonneriez - vous l'instant de mon bonheur ?

M A H O M E T.

Palmire, c'est assez ; je lis dans votre cœur :
 Que rien ne vous allarme, & rien ne vous étonne.
 Allez, malgré les soins de l'Autel & du Trône,
 Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts,
 Je veillerai sur vous comme sur l'Univers. *à Seïde.*
 Vous, suivez mes guerriers. Et vous, jeune Palmire,
 En servant votre Dieu, ne craignez que Zopire.

SCENE IV.

M A H O M E T, O M A R.

M A H O M E T.

T'oi, reste, brave Omar : il est temps que mon cœur
 De ses derniers replis t'ouvre la profondeur ;
 D'un siége encor douteux la longueur ordinaire.

Peut retarder ma course & borner ma carrière.
 Ne donnons point le tems aux mortels détrompés
 De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés :
 Les préjugés, ami, sont les Rois du vulgaire.
 Tu connois quel oracle & quel bruit populaire
 Ont promis l'Univers à l'envoyé d'un Dieu ,
 Qui reçu dans la Mecque , & vainqueur en tout lieu ,
 Entreroit dans ces murs en écartant la guerre :
 Je viens mettre à profit les erreurs de la Terre.
 Mais tandis que les miens , par de nouveaux efforts ,
 De ce Peuple inconstant font mouvoir les ressorts ,
 De quel œil revois - tu Palmire avec Seïde ?

O M A R .

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide ,
 Qui formés sous ton joug , & nourris dans ta loi ,
 N'ont de Dieu que le rien , n'ont de pere que toi ,
 Aucun ne te servit avec moins de scrupule ,
 N'eût un cœur plus docile , un esprit plus crédule ;
 De tous les Musulmans ce sont les plus soumis.

M A H O M E T .

Cher Omar , je n'ai pas de plus grands ennemis ;
 Ils s'aiment , c'est assez.

O M A R .

Blâmes - tu leurs tendresses ?

M A H O M E T .

Ah ! connois mes fureurs & toutes mes foiblesse.

O M A R .

Comment ?

M A H O M E T .

Tu scéais assez quel sentiment vainqueur

Parmi mes passions regne au fond de mon cœur ;
 Chargé du soin du monde , environné d'allarmes ,
 Je porte l'encensoir , & le sceptre & les armes :
 Ma vie est un combat , & ma frugalité ,
 Asservit la nature à mon austérité :
 J'ai banni loin de moi cette liqueur trahisse ,
 Qui nourrit des humains la brutale mollesse ;
 Dans des sables brûlans , sur des rochers déserts ,
 Je suporte avec moi l'inclémence des airs.

L'amour seul me console , il est ma récompense ,

Le fruit de mes travaux , l'idole que j'encense ,

Le seul Dieu qui me parle , & cette passion

Est égale aux fureurs de mon ambition ;

Je préfère en secret Palmire à mes épouses :

Conçois - tu bien l'excès de mes fureurs jalouses ?

Quand Palmire à mes pieds par un aveu fatal

Insulte à Mahomet , & lui donne un Rival.

O M A R .

TRAGÉDIE.

17

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge si je dois l'être;

Pour le mieux détester appens à le connoître;
De mes Dieux ennemis appens tous les forfaits,
Tous deux sont nés ici du Tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire...

MAHOMET.

Est leur pere. Hercide en ma puissance!
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance;
J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux;
Déjà sans se connoître, ils m'outragent tous deux,
J'attisois de mes mains leurs feux illégitimes,
Le Ciel voulut ici rassembler tous les crimes,
Je veux... Leur pere vient. Ses yeux lancent sur nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Observe tout, Omar, & qu'avec son escorte,
Le vigilant Hercide assiège cette porte,
Reviens me rendre compte, & voir s'il faut lancer
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

A H! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi! recevoir ici cet ennemi du monde.

MAHOMET.

Approche, puisqu'enfin le Ciel veut nous unir,
Voir Mahomet sans crainte, & parle sans rougir.

ZOPIRE

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A trainé ta Patrie au bord du précipice;
Pour toi de qui la main séme ici les forfaits,
Et fit naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parents, les mères & les filles,
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est par tout sur ta trace,
Assemblage inouï de mensonge & d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu?

MAHOMET.

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,

Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inspire ;
 Le glaive & l'Alcoran dans mes sanglantes mains
 Imposeroient silence au reste des humains ;
 Ma voix feroit sur eux les effets du Tonnerre ,
 Et je verrois leurs fronts attachés à la Terre :
 Mais je te parle en homme , & , sans rien déguiser ,
 Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser .
 Vois quel est Mahomet , nous sommes seuls , écoute :
 Je suis ambitieux , tout homme l'est sans doute ;
 Mais jamais Roi , Pontife , ou Chef , ou Citoyen
 Ne conçut un projet aussi grand que le mien ;
 Chaque Peuple à son tour a brillé sur la Terre ,
 Par les Loix , par les Arts , & surtout par la Guerre :
 Le tems de l'Arabie est à la fin venu .
 Ce Peuple généreux trop long - tems inconnu ,
 Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
 Voici les jours nouveaux marqués par la victoire ;
 Vois du Nord au Midi l'univers défolé ,
 La Perse encor sanglante & son Trône ébranlé ;
 L'Inde esclave & timide , & l'Egypte abaissée ,
 Des murs de Constantin la grandeur éclipsée ;
 Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts ,
 Ce grand corps déchiré , dont les membres épars
 Languissent dispersés sans honneur & sans vie .
 Sur ce débris du monde élevons l'Arabie ;
 Il faut de nouveaux cultes , il faut de nouveaux fers ,
 Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Univers .

En Egypte Osiris , Zoroastre en Asie ,
 Chez les Cretois Minos , Numa dans l'Italie ,
 A des Peuples sans mœurs , & sans culte & sans Rois ,
 Donnerent aisément d'insuffisantes Loix ,
 Je viens après mille ans chasser ces Loix grossières .
 J'apporte un joug plus noble aux Nations entières .
 J'abolis les faux Dieux , & mon culte épuré ,
 De ma grandeur naissante est le premier degré ,
 Ne me réproche point de tromper ma Patrie ,
 Je détruis sa faiblesse & son idolâtrie ;
 Sous un Roi , sous un Dieu je viens la réunir ,
 Et pour la rendre illustre , il la faut asservir .

Z O P I R E .

Voilà donc tes desseins , c'est donc toi dont l'audace
 De la terre à ton gré prétend changer la face ;
 Tu veux , en aportant le carnage & l'effroi ,
 Commander aux humains de penser comme toi ;
 Tu ravages le monde & tu prétens l'instruire ;
 Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire ,
 Si la nuit du mensonge a pu nous égarer ,

TRAGÉDIE.

19

Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir & d'affecter l'Empire ?

M A H O M E T.

Le droit qu'un esprit vaste & ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Z O P I R E.

Ainsi tout scelerat qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage,
Il a droit de tromper, s'il trompé avec grandeur.

M A H O M E T.

Oui, je connois ton Peuple, il a besoin d'erreur.
Ou véritable, ou faux, mon culte est nécessaire ;
Que t'ont produit tes Dieux, quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître aux pieds de leurs Autels ?
Ta Secte obscure & basse avilit les Mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'âme, & la rend intrépide ;
Ma loi fait des Héros.

Z O P I R E.

Dis plutôt des Brigands ;
Porte ailleurs tes leçons, l'école des Tyrans,
Va vanter l'imposture à Medine où tu regnes,
Où tes Maîtres séduits marchent sous tes enseignes ;
Où tu vois tes égaux à tes pieds abatus.

M A H O M E T.

Des égaux, dès long-tems Mahomet n'en a plus ;
Je fais trembler la Mecque, & je regne à Medine,
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

Z O P I R E.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est loin,
Penses-tu me tromper ?

M A H O M E T.

Je n'en ai pas besoin.

C'est le foible qui trompe, & le puissant commande ;
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je puis te voir à mon joug asservi ;
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

Z O P I R E.

Nous amis, nous, cruel ! Ah quel nouveau prestige !
Connais-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige ?

M A H O M E T.

J'en connois un puissant & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

Z O P I R E.

Qui ?

MAHOMET,
MAHOMET.

La nécessité,

Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel noeud nous rassemble,
 Les Enfers & les Cieux seront unis ensemble ;
 L'intérêt est ton Dieu, le mien est l'équité ;
 Contre tes ennemis il n'est point de traité.
 Quel seroit le lien, réponds-moi, si tu l'oses,
 De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes ?
 Répons ; est ce ton fils, que mon bras te ravit ?
 Est ce le sang des miens que ta main répandit ?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même ; oui, connois un mystère
 Dont seul dans l'Univers je suis dépositaire :
 Tu pleures tes enfans, ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivroient ! qu'as-tu dit ? O Ciel ! ô jour heureux !
 Ils vivroient ! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne !

MAHOMET.

Elevés dans mon Camp, tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers, ils pourroient te servir ?

MAHOMET.

Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi ! sur eux tu n'as point étendu ta colere ?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur pere.

ZOPIRE.

Acheve, éclaircis-moi, parle ; quel est leur fort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort.

Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver ; à quel prix, à quel tirre ?

Faut-il donner mon sang ? faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'Univers.

Il faut rendre la Mecque, abandonner ton Temple,

De la crédulité donner à tous l'exemple,

Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,

Me servir en Prophete, & tomber à mes pieds ;

Je te rendrai ton fils, & je serai ton gendre,

ZOPIRE.

Mahomet, je suis pere, & je porte un cœur tendre ;

Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,

Les revoir & mourir dans leurs embrassemens ;
 C'est le premier des biens pour mon ame attendrie ;
 Mais s'il faut à l'erreur asservir ma Patrie ,
 Ou de ma propre main les immoler tous deux ,
 Connais-moi , Mahomet , mon choix n'est pas douteux .
 Adieu .

M A H O M E T .

Fier Citoyen , Vieillard inexorable ,
 Je ferai plus que toi cruel , impitoyable .

S C E N E VI.

M A H O M E T , O M A R .

O M A R .

M Ahomet , il faut l'être , ou nous sommes perdus ;
 Les secrets du Tyran me sont déjà vendus ,
 Demain la Trévé expire & demain l'on t'arrête ,
 Demain Zopire est maître & fait tomber ta tête .
 La moitié du Sénat vient de te condamner ,
 N'osant pas te combattre , on t'ose assassiner ,
 Le meurtre d'un Heros , ils le nomment suplice ;
 Et cet affreux complot , ils le nomment justice .

M A H O M E T .

Ils sentiront la mienne , ils verront ma fureur ,
 La persécution fut toujours ma grandeur ;
 Zopire va périr .

O M A R .

Cette tête funeste
 En tombant à tes pieds fera flétrir le reste ;
 Mais ne perds point de tems .

M A H O M E T .

Malgré tout mon courroux ,
 Je veux cacher le bras d'où partiront les coups ,
 Et détourner de moi les soupçons du vulgaire .

O M A R .

Il est trop méprisable .

M A H O M E T .

Il faut pourtant lui plaire ,
 Et j'ai besoin d'un bras qui par ma voix conduit ,
 Soit seul chargé du meurtre & m'en laisse le fruit .

O M A R .

Pour un tel attentat , je réponds de Seïde .

M A H O M E T .

De lui ?

O M A R .

C'est l'instrument d'un pareil homicide .

M A H O M E T ,

Otage de Zopire , il peut seul aujourd'hui
 L'aborder en secret , & te venger de lui.
 Tes autres favoris zélés avec prudence ,
 Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience ;
 Ils sont tous dans cet âge où la maturité
 Fait tomber le bandeau de la crédulité :
 Il faut un cœur plus simple , aveugle avec courage ,
 Un esprit amoureux de son propre esclavage.
 La jeunesse est le tems de ces illusions ,
 Et Seïde enyvré de superstitions ,
 Est un lion docile à la voix qui le guide.

M A H O M E T .

Le frere de Palmire !

O M A R .

Oui , lui-même , Seïde ,
 De ton fier ennemi le fils audacieux ,
 De mon Maître offensé Rival incestueux.

M A H O M E T .

Je déteste Seïde , & son nom seul m'offense ,
 La cendre de mon fils me crie encor vengeance :
 Mais tu connois l'objet de mon fatal amour ;
 Tu connois dans quel sang elle a puisé le jour ;
 Tu vois que dans ces lieux environné d'abîmes ,
 Je viens chercher un Trône , un Autel , des Victimes ,
 Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits ,
 Qu'il faut perdre Zopire , & perdre encor son fils ;
 Allons , consultons bien mon intérêt , ma haine ,
 L'amour , l'indigne amour qui malgré moi m'entraîne ,
 Et la Religion , à qui tout est soumis ,
 Et la nécessité , par qui tout est permis.



A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

S E I D E , P A L M I R E .

S E I D E .

Q UOI ! Zopire en secret demande à nous parler ?
 Dans quel tems , dans quels lieux , qu'a-t-il à révéler ?
 Le tems presse , dit-il .

P A L M I R E .

Ah ! demeure , Seïde ;

Crains le complot sanglant d'un Sénat homicide ;
 Zopire nous trahit , on s'arme , on va fraper ,

Le Pontife l'a dit , il ne peut nous tromper ;
Garde - toi de Zopire , évite sa présence.

S E I D E.

Je verrois ce vieillard avec pleine assurance ;
Mais mon devoir m'appelle , il lui faut obéir ,
Je m'arrache à moi - même , & c'est pour t'obtenir.
Omar offre pour nous un secret sacrifice ,
J'y vais parler à Dieu , reclamer sa justice ,
Lui jurer de mourir pour défendre sa loi ,
Et mes sermens enfin ne seront que pour toi.

P A L M I R E.

D'où vient qu'à ces sermens je ne suis pas présente ?
Si je t'accompagnois , j'aurois moins d'épouvante :
Omar , ce même Omar , loin de me consoler ,
Ne parle que de sang déjà prêt à couler ;
Il m'avertit surtout de craindre pour Seïde.

S E I D E.

Croirai - je que Zopire ait un cœur si perfide ?
Ce matin , comme ôtage à ses yeux présenté ,
J'admirois sa noblesse & son humanité ;
Je fentois qu'en secret une force inconnue
Elevoit jusqu'à lui mon ame prévenue :
Soit respect pour son nom , soit qu'un dehors heureux
Me cathât de son cœur les replis dangereux ,
Soit que dans ce moment que je t'ai rencontrée ,
Mon ame toute entière à son bonheur livrée ,
Oubliant ses douleurs , & chassant tout effroi ,
Ne connût , n'entendît , ne vit plus rien que toi ,
Je me trouvois heureux d'être auprès de Zopire ;
Je le hais d'autant plus , qu'il a fçu me séduire :
Mais malgré le cœurroux dont je dois m'animer ,
Qu'il est dur de hâir ceux qu'on voudroit aimer !

P A L M I R E.

Ah ! que le Ciel en tout a joint nos destinées !
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées !
Sans toi , sans mon amour , sans ce tendre lien ,
Sans cet instinct puissant qui joint mon cœur au tien ,
Sans la religion que Mahomet m'inspire ,
J'aurois eu des remords en accusant Zopire.

S E I D E.

Laissions ces vains remords , & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu que tous deux nous servons .
Je vais prêter , Palmire , un serment redoutable ,
Le Dieu qui m'entendra me sera favorable ;
Et le Prophète Roi qui veille sur nos jours ,
Bénira de ses mains de si chastes amours .
Adieu , Pour être à toi je vais tout entreprendre ,

SCENE II.

PALMIRE *seule.*

D'Un noir pressentiment je ne puis me défendre ;
 Cet amour dont l'idée avoit fait mon bonheur,
 Ce jour si souhaité n'est - il qu'un jour d'horreur ?
 Quel est donc ce serment qu'on attend de Seide ?
 Tout m'est suspect ici , Zopire m'intimide ;
 J'invoque Mahomet , & cependant mon cœur
 Eprouve à ce nom - même une secrète horreur ?
 Dans les profonds respects que ce Héros m'inspire ,
 Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
 Délivre - moi , grand Dieu , de ce trouble où je suis ;
 Craintive je te sers , aveugle je te suis :
 Hélas ? daigne essuyer les pleurs où je me noye.

SCENE III.

MAHOMET , PALMIRE.

PALMIRE.

C'Est Mahomet , c'est lui qu'un Dieu puissant m'envoye :
 Seigneur , sauvez Seide.

MAHOMET.

Eh ! quel est cet effroi ?

Et que craint - on pour lui quand il est près de moi ?

PALMIRE.

O Ciel ! vous redoublez la terreur qui m'agite ;

Seigneur , en me parlant , votre ame est interdite !

Mahomet est troublé pour la première fois !

MAHOMET.

Je devrois l'être au moins du trouble où je vous vois.

Est - ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence

Ose avouer un feu qui peut - être m'offense ?

Votre cœur a-t-il pu , sans être épouvanté ,

Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté ?

Ce cœur que j'ai formé n'est il plus qu'un rebelle ?

Ingrat à mes bienfaits , à mes Loix infidèle ?

PALMIRE.

Que dites - vous ? Surprise & tremblante à vos pieds ,

Je baisse en fremissant mes regards effrayés.

Eh quoi ! n'avez - vous pas daigné , dans ce lieu même ,

Justifier son choix , & consentir qu'il m'aime ?

Ces nœuds , ces chastes nœuds , que Dieu formoit en nous ,

Sont un lien de plus qui nous attache à vous .

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence ;

Le

TRAGÉDIE.

25

Le crime quelquefois suit de près l'innocence,
A d'étranges erreurs le cœur peut se livrer.

P A L M I R E.

Non, en aimant Seïde, il ne peut s'égarter.

M A H O M E T.

Il vous charme à ce point?

P A L M I R E.

Seigneur, je le confesse,

J'ai pensé que Dieu même approuvoit ma tendresse.

Nos penchans, disiez-vous, ne viennent que de lui:

Il ne s'çauroit changer. Voudroit-il aujourd'hui

Réprouver un amour, que sans doute il fit naître?

Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?

Pourrois-je être coupable?

M A H O M E T.

Oui, vous l'êtes pour moi;

Vous, sous mes yeux nourrie à l'ombre de la foi;

Des enfans de tribut, vous, toujours distinguée;

Vous, à qui ma tendresse est encor prodigiee;

Vous, qu'un prophane enfin commence à me ravir.

P A L M I R E.

Non, Seigneur, près de vous il veut vivre & mourir.

Rien ne m'arrache à vous; non, vos bontés passées

Ne s'efaceront pas du fond de nos pensées.

Seigneur, si j'en perdois le sacré souvenir,

Que Seïde, à vos yeux, s'empresse à m'en punir.

M A H O M E T.

Seïde!

P A L M I R E.

Ah, quel courroux arme votre œil sévere!

M A H O M E T.

Allez.... rassurez vous.... je n'ai point de colere.

C'est éprouver assez vos sentimens secrets;

Reposez vous sur moi de vos vrais intérêts;

Je suis digne du moins de votre confiance,

Vos destins dépendront de votre obéissance.

Si j'eus soin de vos jours, si vous m'apartenez,

Meritez des bienfaits qui vous sont destinés.

Quoique la voix du ciel ordonne de Seïde,

Affermissez les pas où son devoir le guide;

Qu'il garde ses sermens, qu'il soit digne de vous.

P A L M I R E.

N'en doutez pas, mon Pere, il les remplira tous;

Je réponds de son cœur, ainsi que de moi même:

Il vous chérit encor beaucoup plus qu'il ne m'aime.

Il voit en vous son Roi, son Pere, son appui;

J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui;

Je cours, à vous iervir, encourager son ame,

D

SCENE IV.

MAHOMET *seul.*

Quoi ! je suis malgré moi confident de sa flamme ?
 Quoi ! sa naïveté confondant ma fureur,
 M'enfonce innocemment le poignard dans le cœur ?
 Pere, enfans destinés aux malheurs de ma vie,
 Race toujours funeste, & toujours ennemie,
 Vous allez éprouver dans cet hortible jour,
 Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCENE V.

OMAR, MAHOMET.

OMAR.

Nfin voici le tems, & de ravir Palmire,
 Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire :
 Sa mort seule à tes pieds mettra ses Citoyens,
 Tout est désespéré si tu ne les préviens.
 Le seul Seïde ici peut te servir sans doute,
 Lui seul il voit Zopire, il lui parle, il l'écoute :
 Tu vois cette retraite & cet obscur détour,
 Qui peut de ton Palais conduire à son séjour.
 Là, cette nuit, Zopire, à ses Dieux chimériques
 Offre un encens frivole, & des voeux fanatiques ;
 Là, Seïde enyvré du zélé de la Loi,
 Peut l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il est né pour le crime ;
 Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
 Ma vengeance, ma loi, mes feux, ma sûreté,
 L'irrévocable arrêt de la fatalité,
 Tout le veut : Mais crois-tu que son jeune courage,
 Nourri du fanatisme, en ait toute la rage ?

OMAR.

Lui seul semble formé pour remplir ton dessein,
 Palmire, à te servir, excite encor sa main ;
 L'amour, le fanatisme aveuglent sa jeunesse :
 Il sera furieux à force de foiblesse.

MAHOMET.

Par les nœuds du serment as-tu lié son cœur ?

OMAR.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
 Les autels, les sermens, tout enchaîne Seïde :

J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la Religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

Enfant d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix sa volonté suprême ;
Il faut venger son culte, il faut venger Dieu même.

SEIDE.

Roi, Pontife & Prophète, à qui je suis voué,
Maître des Nations, par le ciel avoué,
Vous avez sur mon cœur une entière puissance ;
Eclairez seulement ma docile ignorance :
Un mortel venger Dieu !

MAHOMET.

C'est par vos foibles mains
Qu'il veut épouvanter les prophanes humains.

SEIDE.

Ah ! sans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va, d'un combat illustre, honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne ; il n'est point d'autre honneur,
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez & frappez, vos mains seront armées
Par l'Ange de la mort & le Dieu des armées.

SEIDE.

Parlez, quels ennemis faut-il vous immoler ?
Quel tyran faut-il perdre, & quel sang doit couler ?

MAHOMET.

Le sang d'un meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui massacra mon fils,
Le sang du plus cruel de tous mes ennemis,
De Zopire.

SEIDE.

De lui ! quoi, mon bras....

MAHOMET.

Temeraire,

On devient sacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les Mortels assez audacieux,
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire,
Obéir en silence est votre seule gloire ;

Dij

M A H O M E T ,

Songez - vous qui je suis ? songez - vous qu'en ces lieux
 Ma voix vous a chargé des volontés des Cieux ?
 Si malgré ses erreurs & son idolâtrie,
 Des Peuples d'Orient la Mecque est la patrie,
 Si ce Temple du monde est promis à ma loi,
 Si Dieu m'en a créé le Pontife & le Roi,
 Si la Mecque est sacrée, en savez - vous la cause ?
 Ibrahim y naquit, & sa cendre y répose,
 Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel,
 Traîna son fils unique aux marches de l'Autel,
 Etouffant pour son Dieu les cris de la nature ;
 Et quand ce Dieu par vous veut venger son injure,
 Quand je demande un sang à lui seul addressé,
 Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé :
 Allez, vil Idolâtre, & né pour toujours l'être,
 Indigne Musulman, cherchez un autre maître.
 Le prix étoit tout prêt, Palmire étoit à vous,
 Mais vous bravez Palmire, & le Ciel en courroux ;
 Lâche & foible instrument des vengeances suprêmes,
 Les traits que vous portiez vont tomber sur vous - même.
 Fuyez, servez, rampez sous nos fiers ennemis.

S E I D E .

Je crois entendre Dieu ; tu parles, j'obéis.

M A H O M E T .

Obéissez, frappez ; teint du sang d'un impie,
 Méritez par sa mort une éternelle vie.
 Ne l'abandonne pas, & non loin de ces lieux,
 Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

A Omar.

S C E N E VII.

S E I D E seul.

Immoler un vieillard de qui je suis l'otage,
 Sans armes, sans défense, apesanti par l'âge.
 N'importe, une victime amenée à l'Autel,
 Y tombe sans défense, & son sang plait au Ciel,
 Dieu m'a daigné choisir pour ce grand sacrifice,
 J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse.
 Venez à mon secours, ô vous de qui le bras
 Aux Tyrans de la Terre a donné le trépas,
 Ajoutez vos fureurs au zèle qui me presse,
 Otez moi ma pitié, ce n'est qu'une foiblesse :
 Ange de Mahomet, Ange exterminateur,
 Mets la ferocité dans le fond de mon cœur.
 Ah ! que vois - je ?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles, Seide;
 Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide,
 Otage infortuné que le sort m'a remis,
 Je te vois à regret parmi nos ennemis;
 La trêve a suspendu les momens du carnage,
 Ce torrent suspendu peut s'ouvrir un passage,
 Je ne t'en dis pas plus : mais mon cœur, malgré moi,
 A frémi des dangers assemblés près de toi :
 Cher Seide, en un mot, dans cette horreur publique,
 Souffre que ma maison soit ton azile unique,
 Je réponds de tes jours, ils me sont précieux,
 Ne me refuse pas.

S E I D E.

O mon devoir! ô Cieux!

Quoi, Zopire, est ce vous, qui n'avez d'autre envie
 Que de me protéger, de veiller sur ma vie? *à part.*
 Tout prêt à le frapper, qu'ai-je oui, qu'ai-je vu?
 Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

Z O P I R E.

De ma pitié pour toi tu t'étonne peut-être?
 Mais enfin je suis homme, & c'est assez de l'être
 Pour aimer à donner ses soins compatissans
 A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
 Exterminez, Grands Dieux, de la terre où nous sommes,
 Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

S E I D E.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu!
 L'ennemi de mon Dieu connoît donc la vertu.

Z O P I R E.

Tu la connois bien peu, puisque tu t'en étonne;
 Mon fils, à quelle erreur helas tu t'abandonne!
 Ton esprit fasciné par les loix d'un Tyran,
 Pense que tout est crime hors d'être Musulman;
 Cruellement docile aux leçons de ton maître,
 Tu m'avois en horreur avant de me connoître,
 Avec un joug de fer, un affreux préjugé
 Tient ton cœur innocent dans le piège engagé:
 Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne,
 Mais peut-tu croire un Dieu qui commande la haine?

M A H O M E T ,
S E I D E .

Ah ! je sens qu'à ce Dieu je vais désobéir ;
Non , Seigneur , non , mon cœur ne scauroit vous haïr.

Z O P I R E à part.

Helas , plus je lui parle , & plus il m'intéresse :
Son âge , sa candeur ont surpris ma tendresse ;
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur ,
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?

A Seïde.

Quel es-tu ? de quel sang les Dieux t'ont-ils fait naître ?

S E I D E .

Je n'ai point de parens , Seigneur , je n'ai qu'un Maître ,
Que jusqu'à ce moment j'avois toujours servi ,
Mais qu'en vous écoutant ma foibleſte a trahi.

Z O P I R E .

Quoi ! tu ne connois point de qui tu tiens la vie ?

S E I D E .

Son Camp fut mon berceau , son Temple ma patrie ;
Je n'en connois point d'autre , & parmi ces enfans ,
Qu'en tribut à mon Maître on offre tous les ans ,
Nul n'a plus que Seïde éprouvé sa clémence.

Z O P I R E .

Je ne puis te blâmer de ta reconnoissance.

Oui , les bienfaits , Seïde , ont des droits sur un cœur ;
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il ton bienfaiteur ?

Il t'a servi de pere aussi bien qu'à Palmire ;
D'où vient que tu frémis , & que ton cœur soupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ,
De quelque grand remord tu sembles déchiré ?

S E I D E .

Eh ! qui n'en auroit pas dans ce jour effroyable ?

Z O P I R E .

Si tes remords sont vrais , ton cœur n'est plus coupable.
Viens , le sang va couler , je veux sauver le tien.

S E I D E à part.

Juste Ciel ! & c'est moi qui répandrois le sien ?

O sermens ! ô Palmire ! ô vous , Dieu des vengeances !

Z O P I R E .

Remets-toi dans mes mains ; tremble , si tu balances.

Suis-moi.

SCÈNE IX.

PHANOR, ZOPIRE, SEIDE.

PHANOR.

S Eigneur, lisez ce billet important.

Qu'un Araba en secret m'a donné dans l'instant.

Z O P I R E. Il lit.

Hercide ! Q'aï-je lu ? Dieux, votre providence

Voudroit-elle adoucir soixante ans de souffrance ?

(Après avoir regardé Seide.)

Suis-moi.

S E I D E.

Quoi ! Mahomet.....

Z O P I R E.

Viens, ton sort en dépend.

SCÈNE X.

O M A R avec sa suite arrivant avec précipitation de l'autre côté du Théâtre.

Z O P I R E, S E I D E, P H A N O R.

O M A R.

T Raître, que faites-vous ? Mahomet vous attend.

S E I D E.

Où suis je ? où suis-je ? ô Ciel ! & que dois-je résoudre ?

D'un & d'autre côté je suis frapé du foudre.

Où courir, où porter un trouble si cruel ?

Où fuir ?

O M A R.

Aux pieds du Roi qu'a choisi l'Eternel.

S E I D E.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCÈNE XI.

Z O P I R E, P H A N O R.

Z O P I R E.

A H ! Seide où vas-tu ? Mais il me fuit encore,

Il sort désesposé, frapé d'un sombre effroi,

Et mon cœur qui le suit s'échape loin de moi :

Seide.... Cet écrit, ton aspect, ton absence,

A mes sens déchirés font trop de violence,

Hercide, devant moi, cherche à se présenter,

M A H O M E T ,

Ah ! les cœurs malheureux osent-ils se flatter ?
 Hercide est ce guerrier, dont la main meurtrière
 Me ravit mes enfans, & fit périr leur mère.
 Mes enfans sont vivans ; & sans doute aujourd'hui
 Mon sort & leurs destins s'éclaircissent par lui.
 Mahomet les retient, dit-il, sous sa puissance,
 Et Palmire & Seïde ignorent leur naissance.
 Je m'abuse peut-être, & noyé dans mes pleurs,
 J'embrasse aveuglément de flatteuses erreurs :
 Je m'arrête, je doute, & ma douleur crainitive
 Prête à la voix du sang une oreille attentive.

P H A N O R .

Esperez, mais craignez. Songez combien d'enfans
 Mahomet chaque jour arrache à leurs parens :
 Il en a fait les siens, ils n'ont point d'autre pere ;
 Et tous, en l'écoutant, ont pris son caractère.

Z O P I R E .

N'importe ; amene Hercide au milieu de la nuit,
 Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit
 Aux pieds de cet Autel, où les pleurs de ton Maître
 Ont fatigué des Dieux qui s'apaisent peut-être.
 Un moment peut finir un siècle de malheurs ;
 Hâte un moment si doux : vas, cours, vole, ou je meurs.

S C E N E X I I .

Z O P I R E seul.

O Ciel ! ayez pitié d'un destin que j'ignore :
 Grands Dieux ! apprenez-moi si je suis pere encore.
 Rendez-moi mes enfans ; mais rendez aux vertus
 Deux cœurs nés généreux qu'un traître a corrompus.



A C T E I V .

S C E N E P R E M I E R E .

M A H O M E T , O M A R .

O M A R .

D E ton affreux secret la trame est découverte :
 Ta gloire est prophanée, & la tombe est ouverte, A
 Seïde est rassuré : mais avant que son cœur
 Raffermi par ta voix eût repris sa fureur, A
 Seïde a révélé cet horrible mystère. A

M A H O M E T .

O M A R .

O Ciel !

TRAGÉDIE.

33

OMAR.

Hercide l'aime, il lui tient lieu de pere.

MAHOMET.

Que dit, que pense Hercide?

OMAR.

Il paroît éfrayé:

Il semble pour Zopite avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est foible ami, le foible est bientôt traître;

Il n'aura pas long-tems le secret de son maître:

Je fçais comme on écarte un témoin dangereux.

Suis - je en tout obéi?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste: Il faut que dans une heure

On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.

S'il meurt, c'en est assez: tout ce peuple éperdu

Craindra du moins le Dieu qui m'aura défendu;

Voilà le premier pas. Mais si - tôt que Seïde

Aura rougi ses mains de ce grand parricide,

Que dans son propre sang ce secret soit noyé,

Que délivré d'eux tous, je sois justifié;

Q'aveugle pour jamais ce peuple m'applaudisse,

Et jusqu'en mes fureurs adore ma justice.

Qu'on remette à l'instant Palmire entre nos mains:

Épaississons la nuit qui couvre ces desseins.

Elle n'quit envain de ce sang que j'abhorre,

On n'a point de parens alors qu'on les ignorez.

Les cris du sang, sa force, & ses impressions,

Des cœurs souvent trompés sont les illusions.

La nature, crois - moi, n'est rien que l'habitude;

Celle de m'obéir fit son unique étude:

Je lui tiens lieu de tout; qu'elle passe en mes bras,

Sur la cendre des siens, qu'elle ne connoît pas.

Son cœur même en secret, ambitieux peut - être,

Sentira quelque orgueil à captiver son maître:

Mais déjà l'heure aproche, où Seïde en ces lieux

Doit immoler son Pere à l'aspect de ses Dieux.

Retirons-nous.

OMAR.

Il vient. Sa démarche égarée
Marque une ame inquiète, & de zèle enyvrée.

SCENE II.

MAHOMET, OMAR *d'un côté*, SEIDE *au fond du Théâtre.*

SEIDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir.

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups assurons mon pouvoir.

SCENE III.

SEIDE *seul.*

ATOUT ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre ;
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre ;
Mais quand il m'a rempli de cette sainte horreur,
La persuasion n'entroit pas dans mon cœur.
Si le Ciel a parlé, j'obéirai sans doute ;
Mais quelle obéissance, hélas ! & qu'il m'en coûte !

SCENE IV.

PALMIRE, SEIDE.

SEIDE.

PAlmire, que veux-tu ? quel funeste transport
Te conduit en ces lieux consacrés à la mort ?

PALMIRE.

La frayeuse, cher Seide, & l'amour sont mes guides,
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides ;
Quel sacrifice horrible, hélas ! faut-il offrir ?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir.

SEIDE.

O ! de mes sentiments souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma raison égarée,
Eclairez mon esprit, & conduisez mon bras,
Tenez-moi lieu d'un Dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi ce terrible Prophète ?
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète ?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner, Mahomet voit nos cœurs ;
Il entend nos discours, il observe nos pleurs ;
Chacun révère en lui la Divinité même :
C'est tout ce que j'en sagai, le doute est un blasphème ;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seide, est le vrai Dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

Il l'est , puisque Palmire & le croit & l'adore ;
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce Dieu si bon , ce pere des humains ,
Pour un meurtre effroyable : a réservé mes mains .
Sa voix s'est fait entendre , il a fallu se taire ;
Et tout fier de servir la céleste colere ,
Sur l'ennemi de Dieu je portois le trépas ,
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras .
Du moins lorsque j'ai vû ce malheureux Zopire ,
De ma religion j'ai moins senti l'empire ;
Vainement mon devoir au meurtre m'apelloit ,
A mon cœur éperdu l'humanité parloit .
Mais avec quel courroux , avec quelle tendresse ,
Mahomet de mes sens accuse la foiblesse !
Avec quelle grandeur & quelle autorité
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité !
Que la Régigion est terrible & puissante !
J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante ;
Palmire , je suis foible , & du meurtre effrayé ,
De ces saintes fureurs je passe à la pitié ;
De sentimens confus une foule m'assiége ,
Je crains d'être barbare , ou d'être sacrilége ,
Je ne me sens point fait pour être un assassin ;
Mais c'est un Dieu qui parle , & j'ai promis ma main .
J'en verse encor des pleurs de douleur & de rage ;
Vous me voyez , Palmire , en proye à cet orage ,
Nageant dans le reflux des contrariétés ,
Qui pousse & qui retient mes faibles volontés .
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines ,
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes ;
Mais sans ce sacrifice à mes mains imposé ,
Le noeud qui nous unit est à jamais brisé ;
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire .

P A L M I R E .

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire .

S E I D E .

Le Ciel & Mahomet ainsi l'ont ordonné .

P A L M I R E .

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté ?

S E I D E .

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne .

P A L M I R E .

Quelle effroyable dot !

S E I D E .

Mais si le Ciel l'ordonne ;

Si je sens & l'amour & la religion .

M A H O M E T ,
P A L M I R E .

Hélas !

S E I D E .

Vous connoissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

P A L M I R E .

Si Dieu même en tes mains a remis sa vengeance ,
S'il exige le sang que ta bouche a promis.

S E I D E .

Eh bien pour être à toi , que faut-il ?

P A L M I R E .

Je frémis.

S E I D E .

Je t'entends , son arrêt est sorti de ta bouche.

P A L M I R E .

Qui , moi !

S E I D E .

Tu l'as voulu.

P A L M I R E .

Dieux , quel arrêt fa rousse !

Qu'entends-je !

S E I D E ,

Le Ciel a parlé par ta voix.

C'est son dernier oracle , & j'accomplis ses loix.

Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste

Doit prier en secret les Dieux que je déteste.

Palmire , éloigne-toi .

P A L M I R E .

Je ne puis te quitter ?

S E I D E .

Crains le spectacle affreux que Dieu va présenter ,

Ces momens sont cruels , vas , fuis. Cette retraite

Est voisine des lieux qu'habite le Prophète ;

Vas , dis-je .

P A L M I R E .

Ce vieillard va donc être immolé ?

S E I D E .

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé ;

Il le faut de ma main traîner dans la poussière ,

De trois coups dans le sein lui ravir la lumière ,

Renverser dans son sang cet autel dispersé .

P A L M I R E .

Lui , mourir par tes mains ! tout mon sang s'est glacé ;

Le voici , juste Ciel !

(*Le fond du Théâtre s'ouvre , & on voit un Autel .*)

SCENE V.

SEIDE, PALMIRE, ZOPIRE.

ZOPIRE.

O Dieux de ma patrie !

Dieux prêts à succomber sous une Secte impie !
 C'est pour vous même ici que ma débile voix
 Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois ;
 La guerre est à la porte, & des mains meurtrieres,
 De cette foible paix vont briser les barrières ;
 Dieux, si d'un scélérat vous respectez le fort

(*seide à Palmire.*)

Tu l'entends qui blasphème.

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort,

Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière,
 Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière :
 Hélas ! si j'en croyois mes secrets sentimens,
 Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans !

PALMIRE.

Que dit-il ? ses enfans !

ZOPIRE.

O mes Dieux que j'adore,

Je mourrois du plaisir de les revoir encore.
 Arbitre des destins, daignez veiller sur eux,
 Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux.

S E I D E *tirant son poignard.*

Il court à ses faux Dieux. Frappons.

PALMIRE.

Que vas-tu faire ?

Hélas !

SEIDE.

Servir le Ciel, te mériter, te plaire ;
 Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré,
 Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré ;
 Marchons... ne vois-tu pas dans ces demeures sombres,
 Ces traits de sang, ce spectre & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEIDE.

Je vous suis, Ministres du Trépas,
 Vous me montrez le lieu, vous conduisez mes pas :
 Allons.

M A H O M E T ,
P A L M I R E .

Non , trop d'horreur entre nous deux s'assemblé.
Demeure.

S E I D E .

Il n'est plus tems , avançons . . . l'Autel tremble .
P A L M I R E .

Le Ciel se manifeste , il n'en faut point douter .

S E I D E .

Me pouffe-t-il au meurtre , ou veut-il m'arrêter ?
Du Prophète de Dieu la voix se fait entendre ,
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre .
Cher Palmire , au Ciel adressez tous vos vœux ,
Je vais frapper .

(Il sort & va derriere l'Autel où est Zopire .)

P A L M I R E seule .

O Ciel ! O momens douloureux !

Quelle effrayante voix dans mon ame s'élève !
D'où vient que tout mon sang malgré moi se souleve ?
Si le Ciel veut un meurtre , est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de me plaindre & de l'interroger ?
J'obéis ; d'où vient donc que le remord m'accable ?
Ah quel cœur sçait jamais s'il est juste ou coupable !
Je me trompe , ou les coups sont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix .
Seïde , hélas !

S E I D E .

Où suis-je , & quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire , un Dieu m'a privé d'elle .

P A L M I R E .

Eh ! quoi , méconnois-tu celle qui vit pour toi ?

S E I D E .

Où sommes-nous ?

P A L M I R E .

Eh bien ! cette effroyable loi ,
Cette horrible promesse , est-elle enfin remplie ?

S E I D E .

Que me dis-tu ?

P A L M I R E .

Zopire , a-t-il perdu la vie ?

S E I D E .

Qui ? Zopire !

P A L M I R E .

A Grand Dieu ! Dieu de sang alteré ,
Ne persecutez point son esprit égaré ;
Fuyons d'ici .

S E I D E s'affied .

Je sens que mes genoux s'abaissent ;

TRAGÉDIE

39

Ah ! je revois le jour , & mes forces renaissent.
Quoi ! c'est vous ?

PALMIRE.

Qu'as - tu fait ?

SEIDE se relevant.

Moi , je viens d'obéir.

D'un bras désesperé je viens de le saisir ;
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
Grand Dieu ! tu l'as voulu ; peux - tu vouloir un crime ?
Tremblant , saisi d'effroi , j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive destiné à répandre son sang.
J'ai voulu redoubler ; ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri si lamentable ,
La nature a tracé dans ses regards mourans
Un si grand caractère , & des traits si touchans ;
De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie ,
Et plus mourant que lui , je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet , qui doit nous protéger ;
Prés de ce corps sanglant nous sommes en danger :
Suivez - moi.

SEIDE s'assied. Il se relève.
Je ne puis.... Je me meurs.... Ah Palmire !

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire !

SEIDE.

Ah ! si tu l'avois vu , le poignard dans le sein ,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin :
Je fuyois.... Croirois - tu que sa voix affoiblie ,
Pour m'appeler encore a ranimé sa vie ?
Il retroit ce fer de ses flancs malheureux :
Hélas ! il m'observoit d'un regard douloureux ;
Cher Seide , a - t - il dit , infortuné Seide , ...
Cette voix , ce regard , ce poignard homicide ,
Ce vieillard attendri , tout sanglant à mes pieds ,
Poursuivent devant toi nos regards effrayés.
Qu'avons - nous fait ?

PALMIRE.

On vient , je tremble pour ta vie.

Fuis au nom de l'amour & du noeud qui nous lie.

SEIDE.

Va , laisse - moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a - t - il pu commander ce sacrifice affreux ?
Non , cruelle , sans toi , sans ton ordre l'ordre ,
Je n'aurois jamais pu obéir au Ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche affreux oses-tu m'accabler ?

M A H O M E T,

Hélas ! plus que le tien, mon cœur se sent troubler !

Cher Amant, prens pitié de Palmire éperdue.

S E I D E.

Palmire, quel objet vient s'offrir à ma vue ?

(*Zopire s'appuie sur l'Autel.*)

P A L M I R E.

C'est cet infortuné luttant contre la mort,

Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

S E I D E.

Eh quoi ! tu vas à lui ?

P A L M I R E.

De remords dévorée,

Je céde à la pitié dont je suis déchirée ;

Je n'y puis résister, elle a vaincu mes sens.

Z O P I R E *soutenu par Palmire.*

Hélas ! servez de guide à mes pas chancelans :

Ah ! Seïde, (Il s'affied.) c'est toi qui m'arraches la vie !

Tu pleures, la pitié succéde à la furie !

S C E N E VI.

Z O P I R E, S E I D E, P A L M I R E, P H A N O R.

P H A N O R.

Ciel ! quels affreux objets se présentent à moi !

Z O P I R E.

Si je voyois Hercide . . . ah Phanor ! est - ce toi ?

Voilà mon assassin.

P H A N O R.

O crime ! affreux mystère !

Assassin malheureux, connoissez votre pere.

P A L M I R E.

Qui, lui !

S E I D E.

Mon pere !

Z O P I R E.

O Ciel !

P H A N O R.

Hercide, en expirant,

Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :

S'il en est tems encor, préviens un parricide,

Cours arracher le fer à la main de Seïde ;

Malheureux confident de cet affreux secret,

Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet :

Cours, hâte - toi d'apprendre au malheureux Zopire

Que Seïde est son fils, & frere de Palmire.

P A L M I R E.

Vous, mon frere !

Z O .

TRAGÉDIE. ZOPIRE.

41

O mes fils ! ô nature ! ô mes Dieux !

Vous ne me trompiez pas , quand vous parliez pour eux ,
Vous preveniez mon cœur : ah ! malheureux Seïde ,
Qui t'a pu commander un si noir parricide ?

SEIDE aux pieds de Zopire.

L'amour de mon devoir & de ma nation ,
Et ma reconnaissance & ma religion ,
Tout ce que les humains ont de plus respectable ,
M'inspira des forfaits le plus abominable :
Rendez , rendez le fer à ma barbare main .

PALMIRE aux genoux de Zopire.

Ah mon pere ! Ah Seigneur ! plongez - le dans mon sein ;
J'ai seule à ce grand crime encouragé Seïde ;
L'inceste étoit pour nous le prix du parricide .

SEIDE.

Le Ciel n'a point pour nous d'assez grands châtiments ,
Frappez vos assassins .

ZOPIRE.

J'embrasse mes enfans .

Le Ciel voulut mêler dans les maux qu'il m'envoye ,
Le comble des horreurs au comble de la joie :
Je bénis mon destin , je meurs , mais vous vivez .
O vous , qu'en expirant mon cœur a retrouvé ,
Seïde , & vous Palmire , au nom de la nature ,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure ,
Par ce sang paternel , par vous , par mon trépas ,
Vengez - moi , vengez - vous , mais ne vous perdez pas .
L'heure aproche , mon fils , & la trêve rompue
Laissoit à mes desseins une libre étendue .
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié ,
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié ;
Le peuple avec le jour en ces lieux va paroître ,
Mon sang va les conduire , ils puniront un traître ;
Attendons ces momens .

SEIDE.

Ah ! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre , & hâter mon trépas :
Me punir , vous venger .

MAHOMET,

SCENE VII.

OMAR, *sa suite*, ZOPIRE, SEIDE,
PALMIRE, PHANOR.

OMAR.

QU'on arrête Seide :

Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.

Mahomet n'est venu que pour venger les Loix.

ZOPIRE.

Ciel ! quel comble de crime, & qu'est-ce que je vois !

SEIDE.

Mahomet me punir !

PALMIRE.

Eh quoi ! Tyran farouche,

Après cet attentat ordonné par ta bouche ?

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va, j'ai bien mérité

Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Qu'on l'emmene, Soldats.

PALMIRE.

Non, arrêtez, perfide.

OMAR.

Madame, obéissez, si vous aimez Seide.

Mahomet vous protège, & son juste courroux,

Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter sur vous.

Auprès de votre Roi, Madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grands Dieux ! de tant d'horreurs que la mort me délivre.

SCENE VIII.

ZOPIRE, PHANOR, *le Peuple qui s'avance.*

ZOPIRE.

ON les enlève, Ciel ! ô pere malheureux !

Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Enfin le jour renait, tout le peuple s'avance.

On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense,

ZOPIRE.

Soutiens mes pas : allons, j'espere encor punir

L'hypocrite assassin qui m'ose secourir,

Ou du moins en mourant sauver de sa furie
Ces deux enfans que j'aime & qui m'ôtent la vie.



ACTE V.
SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Zopire est expirant, & ce peuple éperdu
Se voit déjà sans front dans la poudre abbatu ;
Les Prophètes & moi que ton esprit inspire,
Nous desavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très haut qui s'arme en ta faveur ;
Là nous en gémissions, nous promettons vengeance,
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence ;
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom ;
Et ce reste importun de la sédition,
N'est qu'un bruit passager des flots après l'Orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la sérénité regne aux plaines du Ciel.

M A H O M E T.

Imposons à ces flots un silence éternel ;
As-tu fait des remparts aprocher mon armée ?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la Ville allarmée,
Osman la conduisoit par des secrets chemins.

M A H O M E T.

Faut-il toujours combattre ou tromper les humains ?
Seïde ne sçait point qu'aveugle en sa furie,
Il a versé le sang qui lui donna la vie ?

OMAR.

Qui pourroit l'en instruire ? Un éternel oubli
Tient avec le secret Hercide enseveli ;
Seïde va le suivre, & son trépas commence ;
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance :
Tu sçais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avoit sçû mêler :
Le châtiment sur lui tomboit avec le crime ;
Et tandis qu'à l'Autel il traînoit sa victime,
Tandis qu'au sein d'un pere il enfonçoit son bras,
Dans ses veines lui-même il portoit son trépas :
Il est dans la prison, & bien-tôt il expire.

M A H O M E T ,

Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire ;
 Palmire à tes desseins va même encor servir ,
 Croyant Sauver Seïde , elle va t'obéir ;
 Je lui fais esperer la grace de Seïde ,
 Le silence est encor sur sa bouche timide ;
 Ce cœur toujours docile & fait pour t'adorer
 En secret seulement n'osera murmurer.
 Légitateur , Prophète & Roi dans ta Patrie ,
 Palmire achevera le bonheur de ta vie :
 Tremblante , inanimée , on l'amene à tes yeux.

M A H O M E T .

Va rassembler mes Chefs , & revole en ces lieux.

S C E N E I I .

M A H O M E T , P A L M I R E .

P A L M I R E .

Ciel ! où suis-je ? Ah , grands Dieux !

M A H O M E T .

Soyez moins consternée :

J'ai du Peuple & de vous pressé la destinée ;
 Ce grand événement , qui vous remplit d'effroi ,
 Palmire , est un secret entre le Ciel & moi .
 De vos indignes fers par mes mains dégagée ,
 Vous êtes en ces lieux libre , heureuse & vengée .
 Ne pleutez point Seïde , & laissez à mes mains
 Le soin de balancer le destin des humains .
 Ne songez plus qu'au vôtre , & si vous m'êtes chère ,
 Si Mahomet jeta sur vous des yeux de père ,
 Scachez qu'un sort plus noble , un titre encor plus grand ,
 Si vous le méritez , peut-être vous attend ;
 Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire ,
 De Seïde & du reste étouffez la mémoire :
 Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer
 A l'aspect des grandeurs où vous n'osez monter .
 Il faut que votre cœur à mes bontés réponde ,
 Et suive en tout mes loix , lorsque j'en donne au monde .

P A L M I R E .

Qu'entens-je ! quelles loix ! ô Ciel ! & quels bienfaits !
 Imposteur , teint de sang que j'abjure à jamais ,
 Bourreau de tous les miens , va , ce cruel outrage
 Manquoit à ma misère , & manquoit à ta rage .
 Le voilà donc , grand Dieu ! ce Prophète sacré ,
 Ce Roi que je servis , ce Dieu que j'adorai !
 Monstre , dont les fureurs & les complots perfides ,
 De deux cœurs innocens ont fait deux parricides ,
 De ma foible jeunesse infâme séducteur ,

Tout souillé de mon sang, tu prétens à mon cœur ?
 Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête,
 Le voile est déchiré, la vengeance s'apréte :
 Entens-tu ces clamurs, entens-tu ces éclats ?
 Mon pere te poursuit des ombres du trépas :
 Je vois qu'on se souleve, on s'arme en ma défense,
 Le Ciel vient à ta rage arracher l'innocence ;
 Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc,
 Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang :
 Puissent la Mecque ensemble, & Medine & l'Asie
 Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie :
 Que le monde par toi séduit & ravagé,
 Rougisse de tes fers, les brise, & soit vengé :
 Que ta Religion, que fonda l'imposture,
 Soit l'éternel mépris de la race future :
 Que l'enfer, dont les cris menaçaient tant de fois
 Quiconque osoit douter de tes indignes loix,
 Que l'enter, que ces lieux de douleur & de rage,
 Pour toi feul préparés, soient ton juste partage.
 Voilà les sentiments qu'on doit à tes bienfaits,
 L'hommage, les sermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être,
 Et qui que vous soyez, fléchissez sous un Maître ;
 Aprenez que mon cœur....

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, & sa suite.

OMAR.

ON faisait tout, Mahomet ;
 Hercide en expirant révéla ton secret :
 Le Peuple en est instruit, la prison est forcée ;
 Tout s'arme, tout s'émeut, une foule insensée
 Elevant contre toi des hurlemens affreux,
 Porte le corps sanglant de ton Chef malheureux :
 Seide est à leur tête, & d'une voix funeste,
 Les excite à venger ce déplorable reste ;
 Ce corps souillé de sang est l'horrible signal,
 Qui fait courir ce Peuple à ce combat fatal.
 Son Fils crie en tout lieu : Je suis un parricide ;
 La douleur le ranime, & la rage les guide.
 Il respire à demi pour se venger de toi :
 On déteste ton Dieu, tes Prophètes, ta Loi.
 Ceux mêmes qui devoient, dans la Mecque allarmée,

M A H O M E T ,

Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zéle enyvrés ,
Viennent lever sur toi leurs bras délesperés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

P A L M I R E .

Acheve , juste Ciel ! & soutiens l'innocence.
Frappe.

M A H O M E T à *Omar*.

Eh bien ! que crains - tu ?

O M A R .

Tu vois quelques amis

Qui contre les dangers avec moi rafermis ,
Mais vainement armés contre un pareil orage ,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

M A H O M E T .

Seul je les défendrai : Rangez-vous près de moi ,
Et connoissez enfin qui vous avez pour Roi.

S C E N E I V .

M A H O M E T , O M A R , & *sa suite* , les armes à la main.
P A L M I R E , S E I D E .

P H A N O R , & *le Peuple* , les armes à la main.

P E U P L E , vengez mon pere , & courez à ce traître.

M A H O M E T .

Peuple né pour me suivre , écoutez votre Maître.

S E I D E .

N'écoutez point ce monstre , & suivez moi... Grands Dieux ,
Quel nuage épaisse se répand sur mes yeux !

Il avance. Il chancelle.

Frappons..... Ciel ? je me meurs.

M A H O M E T .

stinct Je triomphe.

P A L M I R E .

Ah , mon frere !

N'auras-tu pû verser que le sang de ton pere ?

S E I D E tombe entre les bras de Phanor.

Avançons... je ne puis ; quel Dieu vient m'accabler !

M A H O M E T .

Ainsi tout sacrilége à mes yeux doit trembler.

Mortels séditieux , qu'un zéle aveugle inspire ,
Qui m'osez blasphémer , & qui vengez Zopire ,
Ce seul bras , que la Terre aprit à redouter ,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.

T R A G É D I E.

47

Dieu qui m'a confié sa parole & sa foudre,
Si je veux me venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux, connaissez son Prophète & sa loi,
Et que ce Dieu soit juge entre Seïde & moi :
De nous deux devant vous que le coupable expire.

P A L M I R E.

Mon frere! Eh quoi, sur eux ce monstre a tant d'empire!
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix;
Mahomet comme un Dieu leur dicte ici des loix :
Et toi, Seïde, aussi....

S E I D E.

Le Ciel punit ton frere;

Mon crime est détestable, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitoit dans mon cœur :
Toi, tremble, scélérat; si Dieu punit l'erreur,
Voi quel foudre il prépare aux artisans des crimes :
Tremblez, son bras s'essaye à frapper des victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu! cette mort qui me suit.

P A L M I R E.

Non, peuple, ce n'est point un Dieu qui le poursuit,
Non, ce traître sans doute....

M A H O M E T au Peuple.

Aprenez, Infidèles,
A former désormais des trames criminelles;
Aux vengeances des Cieux reconnoissez mes droits,
La nature & la mort ont entendu ma voix :
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les revoltes du cœur, & les moindres pensées :
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grâce au Pontife à qui vous le devez;
Fuyez, courrez au Temple apaiser ma colere.

(*Le peuple s'en va*)

P A L M I R E.

Arrêtez le barbare empoisonna mon frere.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié ?
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ote-moi, de tes mains, ce reste de lumiere :
O frere! ô triste objet d'un amour plein d'horreur !
Que je te suive au moins.

Elle se jette sur le poignard de Seïde, & s'en frappe.

M A H O M E T.

Q'on l'arrête.

P A L M I R E tombant dans les bras des siens.

Je meurs.

Je cesse de te voir, imposteur exécrable ;

Je me flatte en mourant, qu'un Dieu plus équitable

S C E N E D E R N I E R E.

M A H O M E T, O M A R.

M A H O M E T.

Elle m'est enlevée : Ah ! trop chère victime ,
 Je me vois arracher le prix d'un si grand crime :
 De tes jours malheureux , détestable ennemi ,
 Vainqueur & tout puissant , c'est moi qui suis puni.
 Il est donc des remords ? ô fureur ! ô justice !
 Mes forfaits , dans mon cœur , ont donc mis mon supplice !
 Dieu que je fais servir au malheur des humains ,
 Adorable instrument de mes affreux desseins ;
 Toi que j'ai blasphémé , mais que je crains encore ,
 Je me sens condamné quand l'Univers m'adore :
 Je brave en vain les traits dont je me sens fraper ;
 J'ai trompé les mortels , & ne puis me tromper.
 Pere , enfans malheureux immolés à ma rage ,
 Vengez la terre & vous , & ce Ciel que j'outrage :
 Arrachez - moi ce jour , & ce perfide cœur ,
 Ce cœur né pour haïr , qui brûle avec fureur.

A Omar.

Et toi , de tant de honte étouffe la mémoire ,
 Cache au moins ma faiblesse , & sauve encor ma gloire .
 Je veux régir en Dieu l'Univers prévenu :
 Mon Empire est détruit si l'homme est reconnu.

F I N.

Cette deuxième Edition a été revue & corrigée par l'Auteur même , qui est actuellement à Bruxelles. Celle que l'on annonce en Hollande ne peut être que très - imparfaite.